



par **ANDRÉ VIDEAU**

## La fiancée syrienne

Film israélien de Eran Riklis

► Après pas mal de passages à vide, le cinéma israélien, souvent par le biais de coproductions internationales, connaît une période d'activité assez intense. À travers des sujets qui ne craignent pas d'aborder les thèmes les plus sensibles qui bouleversent et parfois fracturent une société fragilisée et les populations limitrophes, le cinéma devient un témoin irremplaçable.

On a ainsi pu voir récemment Amos Gitai, réalisateur chevronné, dénoncer dans *Terre promise*, au titre iconoclaste, le trafic d'une véritable traite des blanches (des blondes) de l'Estonie vers les villes côtières, à travers des réseaux mafieux, faisant abstraction, face au profit, de toute réf-

rence morale ou confessionnelle : égyptiens, bédouins, israéliens.

La prostitution est encore le thème de *Mon trésor*, premier long métrage de Keren Yedaya. Dans l'envers du décor de la prospérité, une mère et sa fille, sans ressources, sont aussi les victimes de la misère sexuelle.

Cette difficile émancipation des femmes dans une société composée fortement imprégnée de ses origines orientales, et donc soumise à un individualisme à deux vitesses, est traitée dans un tout autre registre dans *Prendre femme* du couple Shlomi et Ronit Elkabetz et dans *Avanim* de Raphaël Najari.

Dans le style plus percutant de *Tu marcheras sur l'eau* de Eytan

Fox, c'est le mâle israélien (un agent du Mossad, en l'occurrence) qui est mis en cause. Sa virilité sort bien amochée d'une confrontation avec une famille allemande dont le grand-père a été un dignitaire nazi.

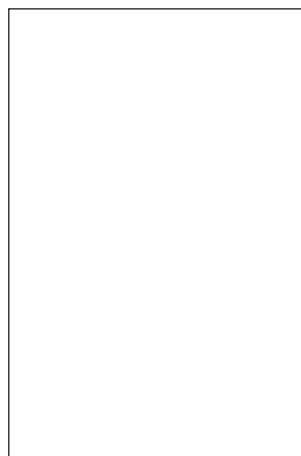
Bouquet artistique de ces salves cinématographiques : *La fiancée syrienne* de Eran Riklis, comédie très enlevée sur les péripéties d'un mariage frontalier, digne d'une version proche orientale du *Chapeau de paille d'Italie* de Labiche, où toutes les consonances et dissonances politiques viennent renforcer le jeu.

Nous sommes dans l'enclave druze du Golan syrien annexée par Israël depuis la guerre de 1967, avec ce que cela comporte de barrages, de chicanes et de chicaneries sur le tracé des limites et l'implantation des zones de passage. Nous allons prendre toute la mesure de l'inconfort de ce *no man's land* à l'occasion d'un jour qui devrait être glorieux. On doit célébrer les noces de Mona (Clara Khoury), fille d'un notable, irréductible opposant à l'occupation israélienne, et persécuté comme tel (Makram J. Khoury). Elle a répondu aux avances télévisuelles d'un présentateur en vogue à Damas. Les ondes et les amours n'ont pas de frontières, mais le passage d'un territoire à l'autre devient une affaire d'État, nécessitant l'intermédiaire des Nations unies. Pour l'heure les

négociations piétinent et la noce est scindée en deux, de part et d'autre du *check-point*. Les difficultés se succèdent en cascade dans des impératifs de tragi-comédie : le lieu qui est un casse-tête géopolitique ; le temps compté et qui s'amenuise devant les impatiences des impétrants et de leurs invités, et devant la nonchalance des fonctionnaires plus perturbés qu'à l'ordinaire par l'accession de Bachar al-Assad à la succession de son père Hafez à la tête du pouvoir syrien ; l'action qui se démultiplie dans les imbroglios familiaux. Le père refuse d'obtempérer aux règles de sa relégation, comme de pardonner à son fils qui a épousé une Russe. Amal, la fille aînée (Hiam Abbass) brandit l'étendard de la révolte féministe pour passer outre aux interdits d'un mari jaloux et rétrograde et envisager de reprendre des études interrom-

pues pour élever ses enfants. Le fils cadet ramène de la diaspora un sourire ravageur et n'en rate pas une (surtout parmi les petites médiatrices de la diplomatie onusienne, au risque de faire échouer les pourparlers).

Les vertus de la comédie, de ses personnages à vif, de ses situations absurdes, permettent, mieux que des discours partisans ou une vaine recherche de l'objectivité, de saisir toute la complexité des problèmes et toutes les ambiguïtés dans lesquelles se débattent les individus quand ils échappent aux généralités. La métaphore du mariage extra-territorial illustre toutes les difficultés des relations intercommunautaires. Nul doute que la collaboration active de Suha Arraf, Arabe israélien et journaliste palestinien, n'ait contribué à donner au film une ambiance judicieuse et bien souvent jubilatoire. ◀



coller à l'actualité et de traiter, par la dérision, un contexte qui, à bien des égards, est dramatique. Montée de l'intégrisme et résistance au quotidien dans *Bab el Oued City*, déferlement des paraboles et de l'Internet sur fond de pénuries, de magouilles et de séquelles des cataclysmes.

Kamel et Bouzid (Samy Naceri et Faudel) sont deux frères qui, comme il se doit, vivent à l'étroit avec leur famille et subsistent en ayant recours à des expédients (éventaires de cigarettes de contrebande sur la Moutonnière, la route de l'aéroport). Seul Bouzid a trouvé une véritable échappatoire aux frustrations et à l'ennui ambiant. Il fréquente assidûment le cybercafé de Tchouch (Boualem Benani) qui se trouve, c'est une aubaine, au bas de leur immeuble. Pour ainsi dire sans quitter ses babouches (ou ses baskets), il peut "chater" avec des filles du monde entier et sortir de l'isolement et de la morosité. Et ça marche au-delà de toute espérance. Au point que Laurence (Julie Gayet), la plus assidue de ses interlocutrices, répond à son invitation et débarque à Alger. À peine

## Bab el Web

Film franco-algérien de Merzak Allouache

► Depuis *Omar Gatlou* en 1976, Merzak Allouache porte sur la société algérienne un regard à la fois tendre et caustique qui emprunte souvent les recettes les plus cocasses de la comédie. *Chouchou* (2002), désopilante histoire de travesti immigré, campé par un Gad El Maleh en pleine performance, délire verbal et gestuel irrésistible, avait atteint les sommets du genre et battu des records d'audience (y compris en Algérie où la censure est prompte à s'effaroucher et où les infrastructures

cinématographiques sont sinistres). *Bab el Web* s'inscrit dans la même veine. Il rejoint aussi, jusque dans le clin d'œil du titre, *Bab el Oued City* (1993), chronique du célèbre quartier populaire, sorte de Canebière locale, aux traditions truculentes, et ce, depuis des décennies, malgré l'accumulation des catastrophes, attentats, inondations, tremblements de terre.

L'art et l'astuce de l'auteur, même s'il a eu la main un peu moins heureuse dans ce nouvel opus, sont de